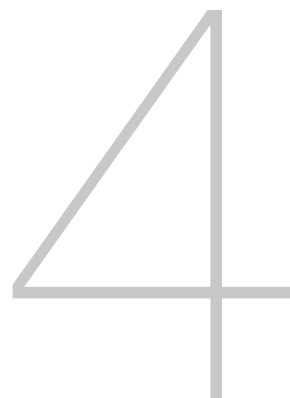


Libre COURS



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

« HABITER » DANS LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

PAR FRANCIS MARCOIN

Francis Marcoin, professeur émérite de littérature française à l'université d'Artois, a longtemps collaboré à *La Revue des livres pour enfants*. Il est aujourd'hui directeur des *Cahiers Robinson*, qui consacreront leur prochaine livraison au thème « Justiciers et justicières ».

←

Claude Ponti : *Ma vallée*,
L'École des loisirs, 1998.

Justine de Lagausie, ill. Mikhail
Mitmalk : *De plus en plus haut*,
De La Martinière Jeunesse, 2014.

Steven Guarnaccia :
Les trois petits cochons, Hélicium, 2010.

Byron Barton : *Ma Maison*,
L'École des loisirs, 2016.



Que recèle ce verbe ? Quelle vision du monde saisit-on à travers son prisme ? Voici quelques-unes des lignes que croisent le parcours libre que nous propose Francis Marcoin en écho au colloque organisé par le CRILJ des 15 et 16 octobre à la médiathèque Marguerite Yourcenar de Paris.

La diversité d'outils qui permet de revenir sur le colloque *Habiter dans la littérature pour la jeunesse* (voir encadré en fin d'article) fait que notre propos sera vraiment celui d'un libre parcours dans ce colloque et, pour reprendre une équivoque souvent revenue chez les orateurs, une façon personnelle d'habiter ce colloque, faite d'attention passionnée mais aussi de bifurcations rêveuses quand tel mot ou telle réflexion suscite en nous des prolongements qui nous font quitter quelques instants le fil de la communication. C'est pourquoi il y a une grande différence entre assister à un colloque et en lire les actes.

UNE PLURALITÉ D'APPROCHES

On notera tout d'abord que la pluralité des approches s'est illustrée de plusieurs façons, avec la parole donnée à Sawsan Awada-Jalu, dont la librairie spécialisée dans la littérature sur la ville et l'habitat est déjà en elle-même une façon de prendre place dans la ville à la périphérie de la capitale ; avec la pastille vidéo de Francine Bouchet sur

Corbu comme Le Corbusier, qui a mis le projecteur sur une figure incontournable de la question architecturale, un visionnaire qui passe pour avoir modifié l'approche de la ville, pour le meilleur ou le pire, selon les avis ; avec la table ronde finale, réunissant deux architectes de formation qui ont pu développer les raisons de leur engagement, Claire Monod, comme conseillère régionale Île-de-France, et Raphaële Héliot, médiatrice « architectures écologiques » à Vivacités Île-de-France, agissant donc dans un cadre associatif, respectueux de l'écologie et attentif au bien habiter des enfants, afin de les aider à se construire et à grandir dans un environnement vivant et de qualité où ils jouent un rôle actif.

FAÇONS DE VIVRE L'ESPACE

Au plan disciplinaire, cette pluralité a été marquée par la place accordée à la géographie, mise à l'honneur dans l'intervention inaugurale de Christophe Meunier puis dans celle de la didacticienne Sylvie Considère. Cette géographie est d'abord une géographie sensible, attentive au vécu des individus. Pour Christophe Meunier, auteur d'une thèse intitulée *Espaces et spatialité dans les albums pour les enfants*, la notion d'espace est essentielle, ainsi que les façons d'occuper cet espace, caractérisées par la tension entre ouverture et enferme-

ment. Dans cette approche, l'album et le texte littéraire ne sont pas de simples supports destinés à rendre la leçon plus séduisante. Au contraire, ces œuvres sont considérées comme pensant elles-mêmes ces rapports à l'espace. Soit qu'elles les restituent, soit qu'elles en inventent de nouveaux. La représentation de l'habitat est toujours prise entre les schémas les plus primitifs, ancrés en nous d'une manière qui échappe à l'expérience vécue, et la création de nouvelles formes, de structures qui dérangent nos stéréotypes. (Voir aussi sur ce point la contribution du géographe RLPE n° 322.)

MAISON-BOÎTE, « SIGNE-MAISON »...

Cette tension entre nouvelles formes architecturales et expérience se lit d'emblée quand on envisage l'album, sur lequel ont porté les interventions de la première matinée. À lui seul, ce genre aurait pu servir de socle à l'ensemble du colloque. Sans doute parce que la question de la maison est essentielle pour les enfants, comme la coquille l'est à l'escargot. Claudine Hervouët l'a montré à partir d'un corpus dont l'étendue – plus de 30 références – va de pair avec l'inventivité, l'exigence et le souci artistique. Ainsi *La Maison de Miffy*, de Dick Bruna, s'accorde à cette vision enfantine très élémentaire mais très vitale, qui répond moins à



↑
Dick Bruna : *La Maison de Miffy*, Hemma, 1999 (réédition à La Martinière prévue en mars 2022).



↑
Sandra Laboucarie, ill. Charles Dutertre : *Comment vit-on sans maison ?*, Tourbillon, Exploradoc, 2012.



↑
Gerda Müller : *Où vont-ils quand il pleut ?*, L'École des loisirs, Archimède, 2002.

des savoirs issus de l'observation qu'à un schéma archétypal presque indépendant de la réalité vécue. Si l'image de Dick Bruna est tout sauf un dessin d'enfant, elle fait signe à ce dessin presque abstrait que font tous les enfants, une sorte d'idéogramme extrêmement dépouillé.

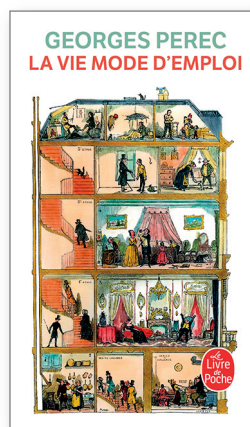
C'est un « *signe-maison* », selon l'expression d'Anne Herbauts, qui joue avec celui-ci dans *Lundi*. Ce signe dans lequel se logent l'enfant et ses jouets, et qui rassure. D'où la question inquiète quand il n'y a pas de maison : *Où vont-ils ?* de Gerda Müller s'interroge sur les abris des animaux. *Comment vit-on sans maison ?* de Sandra Laboucarie aborde une question plus dramatique et actuelle, montrant aussi la dimension pratique, utilitaire et quotidienne de l'habitat, d'autant plus sensible quand on en est privé.

Qu'est-ce qu'une maison ? Nous gardons aussi bien en tête ces représentations minimalistes que les images complexes, comme ces arbres creusés en maisons ou en immeubles que nous a présentés Éléonore Hamaide-Jager dans son propos sur les plans en coupe dans les albums. Nous entrons par effraction dans ces maisons ou ces immeubles. Bien plutôt, c'est notre regard qui surprend ce qui est caché et un peu mystérieux, car ces plans nous présentent un ensemble de scènes figées dont les personnages restent muets et ignorants les uns des autres. Rien de plus suggestif, puisque nous n'entrons pas dans ces bâtiments.

Claude Ponti, qui les a multipliés, semble les rendre impénétrables en même temps qu'il nous les ouvre, les concevant comme des mondes familiers où l'on se perd cependant. Ses « immeubles » semblent être faits de cachettes ou de refuges. Évidemment, ces plans en coupe ne pouvaient que faire penser à *La Vie mode d'emploi* de Perec, et même, plus loin dans notre histoire, à *Pot-Bouille* de Zola. Si la maison individuelle semble l'habitat auquel on pense spontanément et que l'on préfère assez souvent, l'immeuble se prête mieux à cette vue en coupe, avec ses étages et surtout ses cloisonnements qui isolent des personnes vivant sous le même toit, ignorant ce qui se passe derrière les cloisons. En ce sens, Ponti brouille les cartes avec ces arbres-maisons tordus, aux multiples étages, de la racine jusqu'au sommet, jouant avec la ré-



← Claude Ponti : *Schmélele et l'Eugénie des larmes*, L'École des loisirs, 2002.



← Georges Perec : *La vie mode d'emploi*, Le livre de poche, 1980.

flexion bachelardienne qui fut également présente durant ces deux journées.

Comme dans de nombreux colloques aujourd'hui, l'usage du Powerpoint a permis aux intervenants d'illustrer somptueusement leur propos, ce qui s'impose tout particulièrement concernant les albums. Mais cette séduction de l'image, à laquelle on ne peut que céder, coexiste avec la force imaginante du récit et notamment du conte, que revisitent par ailleurs, et en abondance, les albums.

« HABITER » : C'EST UN VERBE « AU FÉMININ » ?

Gaëlle Le Guern-Camarra est revenue sur le conte sans doute le plus célèbre en France, *Le Petit Chaperon rouge*, qui appartient à la fois au folklore et à la littérature savante. Elle s'est attachée au parcours de l'héroïne, d'une maison à l'autre, en passant par la forêt. L'issue de ce parcours, comme celui des contes qu'elle a étudiés dans sa thèse (*La tentation de la fuite : itinéraires féminins à travers quelques grands contes de tradition orale*), semble jouée d'avance, même si celui-ci ne se termine pas par un mariage. L'itinéraire mène ici de la maison de la mère à celle de la grand-mère en traversant un espace inquiétant. C'est un monde féminin qui se révèle complexe puisque la petite fille part contre l'avis de sa mère. Ici, finalement la question serait donc plutôt : qu'est-ce qu'une femme, du moins en ce qu'elle se confondrait avec sa maison, sa cuisine, mais aussi dans son désir de fuite et de risque ? Question que rejoint une interrogation qui a parcouru le colloque : la maison est-elle ou non un espace d'abord féminin ? Le questionnement de Farah Abdelali, que nous avons entendu en captation vidéo, s'il porte sur le conte populaire marocain, n'est pas très différent et met en valeur les fonctions contradictoires de la maison : exil, refuge ou espace d'émancipation ?

DEMEURER DANS LE TEMPS LONG

La force du conte, du conte porté par la parole, s'est particulièrement manifestée avec l'intervention sans image de Bernadette Bricout, professeure émérite de littérature orale, grande spécialiste

du conte. En 2012, elle a publié avec Laurence et Vincent Gaston un ouvrage en lien avec notre sujet, *La Mémoire de la maison. Paroles du logis et contes du foyer*. Un titre dans lequel elle avance trois mots que l'on peut considérer comme synonymes mais porteurs de significations contrastées : maison, logis, foyer. Ici, en préambule, elle a invoqué un autre terme : la demeure. Dans ce mot on peut entendre la durée, la permanence.

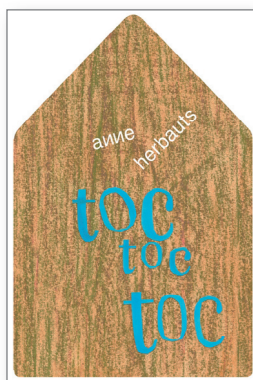
La demeure, c'est là où nous demeurons, mais aussi ce qui demeure au-delà de nous, avant et après nous. Il existait maintes formules et maints usages autour de la demeure, du foyer : ce dernier terme amène à un autre conte, également très connu, *Cendrillon*, et à tous ces mots liés aux cendres qui parlent du rapport à cette demeure. Une approche ethno-critique du conte permet de le rattacher aux pratiques sociales des sociétés matrimoniales, aux rites qui accompagnent les jeunes mariées lorsqu'elles quittent ces cendres familiales, ayant trouvé chaussure à leur pied. Bernadette Bricout est aussi l'auteurice d'un livre sur Henri Pourrat, dont le titre, *Le Savoir et la Saveur*, propose un jeu de mots suggestif. Nous avons éprouvé ici la saveur du savoir des contes, mais aussi la saveur du savoir sur les contes.

Si dans un colloque on vient aussi pour entendre, nous avons eu la preuve qu'un discours nourri de la recherche savante pouvait être en symbiose avec le contage, sans doute parce que l'on touchait ici aux racines de notre être, ou plutôt de nos âîtres. Certaines de ces représentations, logées au plus profond de nous-mêmes, sont en décalage avec les formes plus récentes de l'habitat. Il n'y a plus de cendres dans la plupart des immeubles modernes. Cet immeuble moderne répond moins aux structures de l'imaginaire ou aux représentations issues du temps long. La hutte, la cabane, et même la pauvreté qui va avec elles, jouissent d'un plus grand crédit. Le château auquel on peut rêver manque souvent d'attraits durables et plus d'une chanson lui préfère la chaumière, d'une façon peut-être un peu fallacieuse. À ce propos, on évoquera la récréation musicale que nous a offerte Roger Müh avec son intervention chantée sur un thème qui revient dans les ritournelles enfantines les plus célèbres.

« ESPRIT CABANE », ANARCHITECTURE, JUNGLES ET « MONDES D'APRÈS »

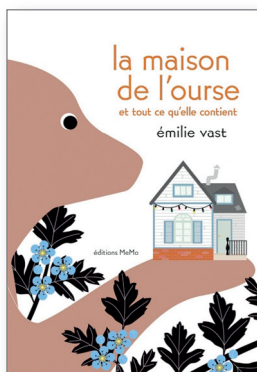
L'« esprit cabane », selon l'expression que reprend Brigitte Van den Bossche dans l'intervention liminaire de la seconde journée, – davantage tournée vers la figure de l'architecte –, se révèle multiple, à la fois archaïque et visionnaire. Ce que montrent les robinsonnades évoquées ensuite par Hélène Weis, qui parle d'« initiation culturelle » (même si Robinson, qui a certes bâti, s'est d'abord abrité dans une caverne). Si elle présente un caractère élémentaire, la cabane peut être « folie » quand les architectes de l'imaginaire s'en emparent.

On parle alors d'anarchitecture. La maison des trois petits cochons, de Richard Greaves, en est un exemple fascinant. Vers 1984, ce sculpteur récupérateur a quitté son Québec natal pour s'installer en Beauce où il construit, ou plutôt assemble sans clous des maisons biscornues dont il reste des photos. Mais la maison de Barbapapa, plus grand public, n'est pas moins étonnante avec sa forme en bulle qui traduit à sa façon un sentiment écologique. Paradoxalement, on peut faire un lien avec les cités d'urgence, qui témoignent à leur façon d'une capacité d'invention et de récupération. Le souvenir des « Jungles », éphémères par nature, est également fixé par la photographie. Ces jungles plus ou moins imposées par la nécessité, le manque, peuvent relever aussi bien de l'utopie que de la dystopie. La pauvreté, c'est en quelque sorte l'écologie, désirée ou rendue obligatoire par les limites de notre univers habitable. Laurence Allain-Leforestier et Anne-Rozenn Morel observent d'abord un retour à la nature dans les romans de science-fiction, terme qui nous paraît du reste de moins en moins approprié car la science semble y disparaître pour faire place à la recherche de l'emprise la plus invisible possible. On est souvent dans « un monde d'après », où la nature a fini par dévorer les constructions. Le milieu urbain est devenu invivable, le nouvel habitat est trouvé au terme d'une fuite, dans une cabane qui se confond avec son environnement. Mais la difficulté à vivre dans un même espace ne tient pas seulement au contexte extérieur.



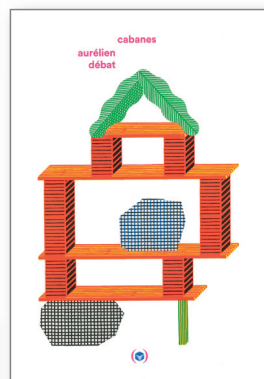
← Anne Herbauts : *Toc, toc, toc*, Casterman, 2011.

→ Olivier Douzou, ill. Loïc Froissart : *Ma cabane*, Le Rouergue, 2016.



← Émilie Vast : *La maison de l'ourse et tout ce qu'elle contient*, MeMo, 2020.

→ Aurélien Debat : *Cabanes*, Les grandes personnes, 2017.



← Anne Jonas, ill. Lou Rihn : *Habiter le monde*, De La Martinière Jeunesse, 2019.



Le premier des trois petits cochons décida de se construire une maison avec du matériel de récupération.



Steven Guarnaccia :
Les trois petits cochons,
Hélium, 2010.

Le roman de Marie-Aude Murail *Oh, Boy!*, présenté par Odette Mitterrand, explore quant à lui les difficultés de la cohabitation, quand une fratrie d'orphelins doit vivre dans une nouvelle « famille ».

HABITER, C'EST VIVRE AVEC D'AUTRES

Car habiter, c'est habiter avec des autres, ce sont les relations avec les parents, mais aussi entre frères et sœurs, réunis dans une même maison et qui se séparent difficilement. C'est pourquoi les individus attachent tant d'importance à cette maison, à son aménagement, à ce qu'elle permet de réaliser le plus harmonieusement possible. Aussi, tout en gardant à l'esprit les désillusions et les inquiétudes nées d'une emprise quelquefois forcenée sur notre environnement, les dernières prises de parole ont davantage porté sur l'esprit d'invention des architectes et des stylistes.

Ces derniers sont beaucoup plus présents dans les albums et les romans qu'on ne l'imaginerait, comme l'a montré Soizic Jouin. On peut retenir

l'album de Steven Guarnaccia, qui revisite *Les Trois Petits Cochons*, le conte sans doute le plus près de notre sujet puisqu'il ne parle que de cela. Et Guarnaccia donne plaisamment à ses cochons les traits de grands architectes, Frank Gehry, Phillip Johnson (l'éditeur français voit plutôt Le Corbusier) et Frank Lloyd Wright. Il nous en montre les réalisations les plus emblématiques qui illustrent une sorte de désapprentissage des façons de faire ordinaires, allié à une utilisation des matériaux environnants. On n'a pas envie de dire qu'il y en a une supérieure aux autres.

HABITER, C'EST S'INSCRIRE DANS UNE ÉPOQUE

Face au désamour qui touche les grands ensembles, les tours et les barres, il convient aussi de s'interroger sur le moment de leur naissance, le manque cruel de logements après la guerre et l'accueil enthousiaste qui leur fut fait par des familles en attente du confort le plus élémentaire. Quelques livres ont célébré la lumière, la vue, les

équipements de ces appartements. On pense à *Mon village au bord du ciel* de Jany Saint-Marcoux, paru dans la « Bibliothèque Rouge & Or », si intimement lié aux « Trente Glorieuses ». Mais nous avons découvert aussi, non sans étonnement, *Le Bloc 93* de Bruno Saint-Hill, paru quant à lui dans une collection aussi représentative de l'époque, « Signe de piste ». Parmi les ouvrages emplis de l'appel du large et du feu de camp, c'est une réflexion dialectique sur les constructions que certains haïssent quand d'autres les attendent avec impatience.

Pour finir, c'est donc bien notre modernité qui est en question lorsque l'on parle de maisons et de quartiers. Mais « toutes les maisons sont dans la nature », « tous les gratte-ciel sont dans la nature », « tous les ponts sont dans la nature », comme « tous les jardins sont dans la nature ». Ces titres de Didier Cornille, dont on a entendu les paroles d'auteur-illustrateur, peuvent servir de conclusion en nous invitant à regarder comment on habite, en nous invitant à admirer les constructions mais aussi les livres qui en parlent. ●



←
Didier Cornille :
Tous les gratte-ciel sont dans la nature,
Hélium, 2013.



↑
Didier Cornille :
Toutes les maisons sont dans la nature,
Hélium, 2012.

Revoir, lire, aller plus loin

Habiter dans la littérature pour la jeunesse s'inscrit dans la longue lignée des manifestations organisées par le CRILJ (Centre de recherche et d'information sur la littérature pour la jeunesse), fidèles à une perspective interdisciplinaire rassemblant des contributions issues de tous les métiers du livre, de la littérature et de l'animation culturelle. En outre, ces colloques, en dehors de leur aspect réflexif, sont volontiers accompagnés d'outils pour l'action.

Une brochure, *Habiter dans la littérature pour la jeunesse : repères et propositions*, destinée à favoriser la mise en œuvre de médiations avec les enfants et les jeunes, à l'attention des médiateurs, est disponible dès février 2022 (ISBN 978-2-9565200-2-3).

Des informations, des échos et des images sur le sujet sont aussi visibles sur le compte Facebook du CRILJ.

Les contributions au colloque paraîtront fin 2022 dans le numéro 11 des *Cahiers du CRILJ*, mais la captation filmée de ces journées est déjà en ligne : <https://www.youtube.com/channel/UCeEVCgu-ShvMoxF4Fo267SQ>

Sans compter l'imposante (300 titres) et belle (car chaque titre est accompagné de son illustration de couverture) bibliographie élaborée par le ministère de la Culture : *Bibliographie sélective des ouvrages Jeunesse sur l'architecture, la ville et le paysage* (sous-direction de l'Architecture, de la qualité de construction et du cadre de vie, août 2021).

Cette bibliographie peut être téléchargée en format PDF sur le site du ministère de la Culture : <http://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Architecture/Architecture-et-cadre-de-vie/Education-artistique-et-culturelle/Bibliographie-selective-d-ouvrages-jeunesse-sur-l-architecture-la-ville-et-le-paysage>